

SOUVENIRS CUISANTS

Ecrire quelques lignes sur les baraquements me demande un effort de mémoire dont je ne suis pas sûr qu'il va en ressortir la véracité.

Cinquante cinq années passées ne laissent que des souvenirs confus pour une description précise de ce quartier implanté dans le cœur de Salindres et aujourd'hui disparu.

J'ai habité jusqu'à l'âge de six ans à la cité Lamartine puis aux Maisons moulées, autant dire que j'ai encadré et côtoyé ces lieux. Que me reste-t-il de ces lieux disparus et qui a laissé sa place au groupe scolaire Marcel Pagnol ? : quelques anecdotes de ma petite enfance.

Avant de voir les photos anciennes qui ont été recueillies par AREHIS, j'aurais dit que les bâtiments étaient en planches, un peu comme le vieux bâtiment des vestiaires de la piscine.

J'aurais donc déjà fait une erreur puisqu'ils étaient en briques de ciment. Trois longues rangées de bâtiments encadrant deux rues, style casernement ça oui !

Mon premier souvenir me transporte bien longtemps en arrière pendant les séances de gymnastique avec Mr DURAND moniteur. Il me semble que ce local se situait dans le premier bâtiment tout de suite coté sud. Une salle sans plafond avec les charpentes apparentes et très basses. Cette salle me paraissait immense, pourtant en mesurant maintenant les proportions sur les photos, je me rends compte qu'elle était probablement étroite. Lorsque j'évalue la longueur des rangées de bâtiment : cinq à six mètres, à tout casser !

C'est parce que à l'époque j'étais encore un petit garçon, je devais être au CP ou CE1 soit en 1949/1950. Il me reste le souvenir de beaucoup de bruits pendant les séances de gym et qu'il y faisait grand froid en short. J'analyse maintenant qu'une classe de 35 enfants dans une petite salle c'est bruyant et que si on faisait la gym à l'intérieur c'est qu'il faisait mauvais temps dehors. Ceci explique cela et mes souvenirs de grand-père actuel justifient une logique implacable.

Je pense aussi que c'est dans cette salle que j'ai assisté à ma première séance de cinéma parlant. C'était dans le cadre du patronage avec l'abbé VERNET et j'ai vu ce jour là, mon premier film « l'homme invisible ». C'était le monsieur qui était entièrement recouvert de bandes « velpo » tel un grand pansement, et qui déroulait ses bandelettes à partir du haut vers le bas au fur et à mesure et il n'y avait rien dessous, il devenait invisible. Impressionnant ! J'étais terrorisé et il m'a longtemps empêché de dormir. Je dois avouer que plus

tard dans mes fantasmes les plus fous, je me suis accaparé ce pouvoir impossible de devenir invisible pour des situations de justicier ou de choses plus ou moins avouables.

Pour des raisons très particulières je me souviens aussi des deux rues qui n'étaient pas goudronnées. Souvenir cuisant, c'était un peu plus tard dans l'âge puisque j'étais autonome avec mon vélo demi course. Avec mes deux voisins nous faisons le tour des maisons moulées, une réplique très sérieuse du dernier Tour de France où Louis Bobet avait remporté brillamment l'étape de l'Izoard, et nous passions à chaque fois dans une des rues des baraquements. L'itinéraire officiel nous obligeait à chaque fois à traverser le jeu de marelle qui était tracé là sur la chaussée. Les filles qui jouaient alors, loin de nous applaudir, devaient pester contre ces trois champions qui chaque fois traversaient leur aire de jeu.

Au trois ou quatrième passage j'étais en tête du peloton et au moment où je traversais la marelle, une fille dont je tairai le nom, se sentit une âme de supportrice plus ou moins vengeresse. Telle une « Tifosi » qui poussait Bartali dans l'ascension du Tourmalet, elle appliqua ses mains sur mon postérieur et me poussa de toutes ses forces pour me faire dégager.

Prenant de la vitesse je perdis le contrôle de ma trajectoire en même temps que les pédales, d'autant plus qu'immédiatement après il fallait tourner à gauche. Le leader de l'échappée s'affala sur le sol dans une longue glissade sur le flanc ; Je mesurais alors la nature des matériaux du revêtement de la rue qui devait être du mâchefer des fonderies de Tamaris. Les filles n'ont jamais rien compris à la magie du Tour de France. Le coté de ma cuisse en garda longtemps une superbe cicatrice incrustée de grains de charbon. Rien de tel pour se souvenir de la nature d'un sol.

Je me souviens aussi que mon père m'avait emmené voir un match de football qui se jouait alors sur le stade tout proche. Un violent orage avait éclaté alors pendant la partie. Dans un premier temps je m'étais abrité sous une charrette ou une remorque peut être, et j'étais accroupi à l'abri à coté du célèbre « Pichette » l'idole de l'équipe. Puis il m'avait pris par la main et m'avait entraîné dans un local des baraquements où étaient les autres joueurs. Ce fut mon premier contact avec les vestiaires d'une équipe de foot, puisque-il paraît que c'était bien les vestiaires du club. Le problème c'est que mon père ne m'avait pas vu partir et qu'il me cherchait partout sous la pluie. A quoi ça tient un souvenir ! à une engueulade mémorable justifiée, je devais avoir six ou sept ans.

J'ai aussi le vague souvenir d'être entré dans un autre local très encombré et très impressionnant avec Henri Gely qui était le cousin de ma mère et qui m'avait emmené là je ne sais pas trop pourquoi. Je sais

Ma mémoire a donc retenu qu'il y avait dans ses baraquements : une salle de gym qui pouvait faire cinéma, les vestiaires du foot, un entrepôt de matériel et que la route était en mâchefer.

J'ajouterai un très vague souvenir de l'épicerie tenue aussi par un « Gély » encore une histoire de famille. Ces lieux me sont actuellement très vagues mais l'anecdote reste très présente.

Ma mère m'emmenait parfois dans cette épicerie et un jour je fis un caprice car je voulais qu'elle achète ces superbes chocolats enveloppés dans du papier doré et qui se trouvaient à portée de mes yeux dans un bocal en verre, véritable tentation pour un enfant. Je voulais à tout prix au moins un chocolat, le problème c'est que c'était des bouillons « Kub ». Le caprice s'était terminé par une « torgnolle » réparatrice. C'était l'époque où on ne badinait pas avec l'autorité parentale. Encore un souvenir cuisant.

J'en conclus donc aujourd'hui en écrivant ces lignes que c'est dans les situations peu confortables de la petite enfance que les anecdotes s'impriment dans la mémoire et permettent de se rappeler des lieux où elles se sont déroulées.

Je n'ai pas assez lu « Freud » pour savoir s'il avait découvert cela avant moi.....



Michel Griotto

LE CAFE MAURE

En 1939, ce qui devait devenir la Cité Lamartine, était un grand espace vide : des jardins potagers, des vignes, un terrain de football, un de basket et de grandes baraques alignées près des Maisons Moulées. Une baraque servait de salle de gymnastique et de vestiaire pour les sportifs, les autres abritaient des travailleurs. L'une était réservée à des Nord-Africains qui y avaient installé un café maure. Quelques Salindrois de bonne souche s'étaient risqués dans ce café. On en jasait dans Salindres.

Un soir avec Boyer, Chappey et Moulin (voir OBIT), nous décidâmes d'aller en cet endroit. Ce fut une déception ! Dans un fond de la baraque les murs étaient recouverts de tentures de soie aux dessins ternis, sur le sol quelques tapis usés, une table avec de la verrerie, un « piano » en fonte noire, et par ci par là des objets de bazar en cuivre.

On nous installa sur une banquette effondrée et un vieil homme souriant, mais pas obséquieux, nous apporta de petits verres de café. Trois arabes arrivèrent et s'assirent sur les tapis. L'un d'eux coiffé d'un haut fez tenait une sorte de bombarde à bec fin et à grosse trompe. Il se mit à en jouer, les autres chantant une interminable syncopée. De temps en temps ils remuaient et faisaient onduler leur buste en battant des mains. Lassés de cet orientalisme de pacotille, nous quittâmes les lieux.

Deux ou trois jours plus tard, notre chef de service nous manda, Boyer et moi, dans son bureau. D'une voix qu'il s'efforçait de rendre sévère, cet excellent homme nous dit que ce café n'était pas à fréquenter. Nous en convînmes et rassurâmes ce bienveillant M. Sapède. Mais je me demande encore par quelle voie mystérieuse, il avait été informé de cette escapade anodine.

Ainsi en allait le paternalisme de l'époque... !

Les baraques servirent ensuite à d'autres choses. On y vit au fil des ans, des logements rudimentaires, une épicerie, un garde-meubles, théâtre d'une tragédie, des box pour voitures et surtout ... surtout la cantine Puig !

Jean-Pierre Fustier